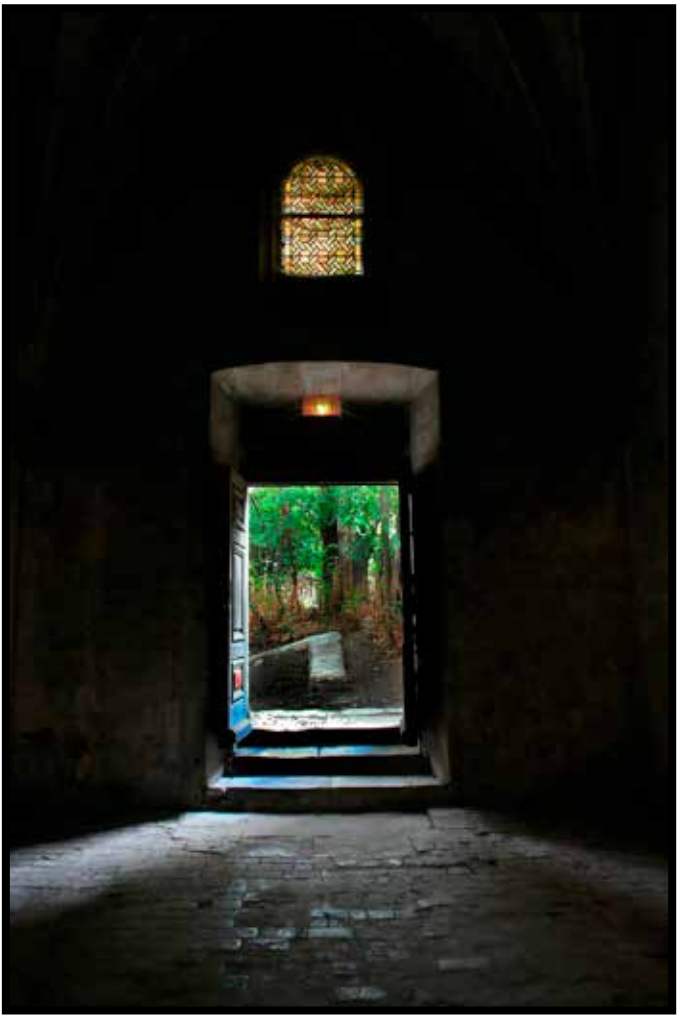
Arles, capitale mondiale

de la photographie et de la littérature

Serge Assier — *Photographies*



Textes : Lucien Giraudo • Jean Kehayan • Laurence Kučera
Jean-Marie Magnan • Bernard Noël • Jean-Maurice Rouquette

Travaux communs

Écritures / Photographies

SERGE ASSIER • LUCIEN GIRAUDO • JEAN KEHAYAN
LAURENCE KUČERA • JEAN-MARIE MAGNAN
BERNARD NOËL • JEAN-MAURICE ROUQUETTE

Cinquante-deux quatrains manuscrits de Bernard Noël
Hommage à Michel Butor par Lucien Giraudo

Arles, capitale mondiale de la photographie et de la littérature

Le propre de la création est de rendre l'impossible non seulement réel, mais nécessaire.

Michel Tournier

Laurence **K**učera
Professeur de lettres

Arles, samedi 4 février 2017 © Serge Assier

Une ville en images ; une vie d'images

Arles est la ville des rencontres. La ville où se retrouvent, chaque année, à l'occasion des ferias, *aficionados* et amateurs de corridas, venus voir toréer, jusqu'au moment de vérité, grands noms de la tauromachie et enfants du pays. *Peones, picadors* et *matadors* se succèdent dans l'arène, sous le regard fasciné d'une foule passionnée. Spectacle hypnotique et élégance aristocratique – ou rituel sauvage et sanglant – le *torero*, en habits de lumière – passementeries d'or, grains de jais ou broderies noires et montera – agite sa cape, pour une série de véroniques, puis son drapelet de vermillon, pour une *faena* où tout n'est que courbes, cercles et circonvolutions.

Sans ce rituel tauromachique, Lucien Clergue aurait-il rencontré Pablo Picasso et Jean Cocteau ? Le maître de la peinture, dira David Douglas Duncan, ne revêtait un costume que pour assister aux corridas et rendre hommage à la

ville d'Arles et à ses habitants. Rencontres tutélaires et amitiés sincères où celles de l'enfance comptent tout autant. C'est aussi grâce à l'œil attentif et les encouragements de Jean-Maurice Rouquette et Jean-Marie Magnan, que le photographe confirmera ses talents. 1969 sera ensuite une année photographique, avec la création, sous l'impulsion de Lucien Clergue, Jean-Maurice Rouquette et Michel Tournier, des *Rencontres internationales de la photographie*. Depuis, se retrouvent, en Arles, chaque été, photographes du monde entier.

Après avoir jouée l'arlésienne tout l'hiver, la ville se pare alors de mille visages, pour une fête de l'image. Rendez-vous que Serge Assier ne saurait manquer. C'est en Arles qu'a lieu sa première exposition, sous l'égide de René Char venu soutenir le travail photographique de son ami. Rencontre majeure et amitié de toute une vie. Le poète pose une condition à leur association : la photographie doit être, pour Serge Assier, ce que la poésie représente pour lui : « la passion de toute une vie ». De cette amitié naîtront de nombreux travaux communs, « poèmes photographiques », à travers lesquels le poète et le photographe rendront hommage à la beauté.
D'autres rencontres suivront – car le photographe possède, incontestablement, le *duende* de la Rencontre : Fernando Arrabal, Michel Butor, Edmonde Charles-Roux, Philippe Jaccottet, ou encore, Bernard Noël et Jean Roudaut – pour ne citer que quelques noms – viendront, à leur tour, soutenir et encourager le travail de Serge Assier.
Arles est, indéniablement, la ville des rencontres. C'est en Arles que nous l'avons rencontré.

Si, chaque été, depuis de nombreuses années, Serge Assier expose au moment des Rencontres photographiques, ce n'est pas seulement parce que les beaux jours s'accordent bien avec sa personnalité : solaire, naturelle et spontanée ; c'est aussi pour dire la place qu'occupe, pour lui, la photographie. Partout, dans la ville, dans chaque rue ; partout où le regard peut se poser, des affiches annonçant son exposition sont placardées. « Je suis le photographe, le colleur d'affiches, le gardien. » Le vernissage a lieu le 1er juillet. Jour où il est né. Pur hasard ou choix délibéré ? Date symbolique pour un rituel photographique. Celui qui connaît son parcours de vie saisit, d'emblée, ce que cette date signifie : la photographie est, pour lui, une nouvelle naissance ; un moyen de renouveler, sans cesse, son regard sur l'existence. Car c'est un regard neuf que le photographe promène au quotidien sur tout ce qui l'entoure. Il est celui

qui voit les choses comme si c'était la première fois, « celui qui voit plus intensément que la plupart des gens », comme le souligne Bill Brandt. Il est cet « œil tout-puissant » qui se tient à distance et qui, pourtant, se pose au centre, accordant de l'importance au banal, à l'ordinaire, comme au sensationnel.

La photographie est, pour Serge Assier, affaire de partage et de réciprocité. Il ne s'agit pas seulement, à travers l'acte photographique, le geste même de photographier, de *prendre* – prendre possession, s'accaparer ; il s'agit aussi de *donner*. Si « l'activité photographique a souvent été perçue comme une apparence d'appropriation »[1] , l'image se veut aussi offrande, symbole, don. Elle est, à l'instar du *symbolon*, dans l'Antiquité, ce qui rapproche, rassemble, réunit. Elle est – par le dédoublement qu'elle implique – miniature du réel, fragment d'une réalité donnée. Il ne s'agit pas seulement de *montrer*. La photographie est aussi un échange de regards ; regards croisés.
Si l'image impose d'abord le silence et nous contraint, dès les premiers moments, à un mutisme forcé, c'est pour mieux nous obliger à voir, à regarder. Cet arrêt sur l'image nous place face à nous-mêmes, révèle notre propre regard et notre façon de penser. Le silence laisse ensuite la place aux mots. Le visible devient lisible. L'image fait sens, fait signe. « Pas de perception sans interprétation »[2] .

Ce qui nous surprend, d'emblée, lorsqu'on feuillette l'album de Serge Assier, c'est la couleur, le mouvement. « Tout est couleur mouvement explosion lumière ». Il y a, d'ailleurs, un peu de Blaise Cendrars, chez notre photographe bourlingueur. Sur chaque image, une présence. Point de monuments, de ruines, de rues désertes. L'on comprend, d'emblée, que la photographie est, pour lui, un moyen de célébrer la vie.
L'album s'ouvre, pourtant, sur les Alyscamps. *Alyssii campi*. Les Champs Élysées. La nécropole antique a été baptisée ainsi en référence au lieu qui, dans la religion romaine, accueillait les âmes vertueuses et celles des héros pour un doux repos et un éternel printemps. Saints, martyrs, fidèles, y furent inhumés. Lieu de mémoire, chargé d'histoire, le site est désormais un lieu de promenade romantique. Vincent Van Gogh, Paul Gauguin, l'ont représenté. C'était lors de leur séjour arlésien, avant qu'ils ne s'affrontent, en toréadors de la peinture, sans muletas, ni banderilles, mais armés de leurs seuls pinceaux. La rencontre se soldera ici par une rupture.

[1] Susan Sontag, *Sur la photographie,* Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 2008, p. 48.
[2] Régis Debray, *Vie et mort de l'image, Une histoire du regard en Occident,* Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 1995, p. 80.

Le promeneur, qui s'aventure aux Alyscamps, à l'ouverture, dès les premières heures de la journée, a la sensation de « flotter ». Le lieu, bien que désert, semble étrangement peuplé. Une fois les grilles de l'immense porte d'entrée franchies, c'est une traversée dans le temps. L'on ne sait plus très bien si l'on fait partie du monde des morts ou de celui des vivants. Entre pensées et rêveries, l'on se surprend à marcher le long de l'allée de sarcophages, plein de solennité et recueilli.

Les photographies que nous donne à voir Serge Assier sont une méditation prolongée. Sur la première image, les grilles ouvertes de l'église Saint-Honorat sont une invitation à entrer. Une mère attend sa fille, assise sur les bords d'un sarcophage ouvert, à l'ombre du feuillage, le temps d'un bref repos. La jeune fille – jeunesse en mouvement – surgit de la lumière, derrière un rideau de verdure, s'approche, fait signe de la main, la sort de sa rêverie et la ramène dans le monde des vivants.
Tout près, un homme, assis, de dos, près d'un enclos funéraire, semble méditer sur la précarité de notre existence et déplorer sa condition de mortel. Il y a, dans le désordre des tombes entassées – décor insolite – quelque chose qui n'est pas sans rappeler les tableaux des Romantiques, ou les ruines représentées dans ceux d'Hubert Robert. Image poétique qui nous rappelle que l'image archaïque a partie liée avec la mort. L'on pense, d'emblée, aux *Méditations poétiques* de Lamartine, aux poèmes de Baudelaire, aux *Ombres errantes* de Couperin.

L'on quitte, ensuite, la ville des morts pour retrouver celle des vivants. Scènes de rue, portraits pris à la dérobée, touristes de passage, cyclistes, enfants jouant : tout n'est que mouvement. Les amoureux des bancs publics se bécotent sous l'œil pâmé d'une statue de marbre éplorée. Amour naissant ; nostalgie d'un amour perdu. Femmes voilées ; tenues légères des jeunes femmes en plein été. Arles est aussi la ville de la diversité. Un touriste attend l'ouverture de la chapelle Sainte-Anne désormais transformée en lieu d'exposition. Mais les « géants de bois » de Pierre Della Giustina ne sont plus là. Le Rhône s'écoule, tranquillement, loin de la foule, les jours de marché. Quels secrets enferme-t-il encore dans ses profondeurs ?

Ainsi, Serge Assier rend ici hommage à la ville d'Arles, qui l'accueille depuis trente-cinq ans. C'est son propre regard qu'il nous fait partager – regard neuf, qui est aussi celui qu'il porte sur la vie : le regard de l'éternel enfant.

Parce qu'elle permet « l'Occasion, la Rencontre, le Réel, dans son expression infatigable »[3] , comme le rappelle Roland Barthes, la photographie se situe au plus près de la vie. Serge Assier le confirme ici. Arles est une ville qui ne vit pas seulement de ses traditions et de son passé. Ancienne capitale romaine, elle est, aujourd'hui, le temple des photographes du monde entier ; elle est, pour Serge Assier, la « capitale mondiale de la littérature et de la photographie ».

Laurence **K**učera
Professeur de lettres
Montpellier, 8 mars 2018

[3] Roland Barthes, *La chambre claire, Note sur la photographie,* Cahiers du cinéma, Paris, Gallimard, Le Seuil, 1980, p. 15.

Jean-**M**arie **M**agnan
Romancier, essayiste

Arles, dimanche 19 juillet 2015 © Serge Assier

L'Instant suspendu d'un coup de pédale

Photographe de la saison heureuse, d'un jour qui n'en finirait pas, on reconnaît Serge Assier à un certain sourire qu'appareil en main, il prête à tout ce qu'il approche et flatte d'une promesse d'embellie comme une caresse. Que ferait-il d'une Arles de pluie et de vent, abandonnée le soir venu par ses rapides passants et d'une place du Forum désertée par l'hiver ?

L'été, cette place nous représente le plus charmant décor pour une fête ininterrompue, où la statue de Mistral redevient le point de ralliement des photographes du monde entier. Pendant les mois de froidure, elle se replie sur elle-même, elle hiberne appesantie de sommeil, prête à rejoindre dans le silence et la solitude les anciens entrepôts de l'époque romaine, la cité souterraine avec ses cryptoportiques. Elle se fait légère en juillet, alors que les photographes multiplient les instantanés de l'éphémère et, le temps d'un reflet, aspirent à rivaliser avec les monuments du lointain passé.

Pour une semaine, on se veut en vacances de l'heure. On suspend la durée. On éternise par les arrêts sur image chaque moment d'une fuite qui nous emporte sans retour. On pérennise à tout bout de champ et de profondeur de champ.

Que raconteront aux générations futures ces prises de vue de notre ville quand visages et paysages de ce début du XXIe siècle auront disparu ? Jamais l'ombre d'une brutalité ou d'une désolation ne blesse la vision, même si des quartiers entiers, démolis par la guerre, n'ont pas laissé une trace. Jusqu'aux ruines de lieux qu'on ne reverra plus, s'effacent.

Bienveillance et enchantement signent le quotidien d'une marque qu'on souhaiterait indélébile. Serge Assier déambule de trouvaille en trouvaille dans un monde cicatrisé. Il y panse ses plaies. Il en obtient la guérison. Il y a une douceur des choses qu'on ne ressent pas qu'aux Alyscamps par quoi commence cet album.

Les Arlésiens de jadis ne se contentaient pas d'y parler tout bas d'amour au bord des tombes. Ils le faisaient. Beaucoup ont connu leur premier émoi parmi les fantômes de plusieurs civilisations, entourés de la poussière des Phéniciens, Celtes, Gallo-romains et se souviennent en particulier d'une tombe confortable avec ses quatre coins relevés à la grecque. La chouette huait depuis l'origine.

Sur le parvis de l'église Saint-Honorat que somme la lanterne des morts, une femme toute en courbes et rotondités, s'impose triomphante à l'absence. Cette fois, Vénus ne sort pas sa fabuleuse touffe de la mer comme chez Lucien Clergue, mais d'une allée de sépultures où l'oubli se confond avec la légende.

Doit-on considérer l'appareil photographique comme une arme défensive ou offensive dans le rapt de la réalité et dans son ravissement en fiction ? Michel Tournier le confond avec un sexe énorme, gainé de cuir qui, lancé sur une proie, lui vole son apparence. «Quiconque craint d'être *pris* en photographie fait preuve du plus élémentaire bon sens.» Il en va là d'un envoûtement visant à s'assurer d'une reddition sans condition et à rapporter au maître. Lucien Clergue investit une charogne à bout portant et sous tous les angles pour apprivoiser en merveilles les cauchemars de l'au-delà.

Peu de créateurs violentent moins l'ordinaire des gens que Serge Assier. Edmonde Charles-Roux le voit muni d'un filet à papillons. Et s'il était ce papillon qui butine autant de fleurs dont le suc enivre. À peine se pose-t-il sur les pétales et s'y lustre-t-il les ailes pour se délasser que déjà il pompe le cœur. Ici, le stress ne saurait prendre place. Les rues qu'arpente Serge Assier sont apaisées, dominicales et lui adressent des signes d'amitié.

SERGE ASSIER • LUCIEN GIRAUDO • JEAN KEHAYAN • LAURENCE KUČERA
JEAN-MARIE MAGNAN • BERNARD NOËL • JEAN-MAURICE ROUQUETTE

Le fil des événements coutumiers ne manque pas de fantaisie ni d'humour. À un passage protégé, un âne tout oreille et tout yeux de velours s'inquiète auprès d'une voiture de police de son chemin. L'ânier traduit.

Quatre fourmis blanches, quatre femmes voilées traversent un pont à la file indienne. Seules leurs têtes qu'elles portent comme un baluchon, dépassent le parapet et renforcent leur anonymat spectral.

Contre le rempart déchaussé qui renferme la vieille ville, une errante aux traits creusés pousse l'essentiel de ce qui doit être son habitat comme l'escargot sa coquille. Sur le trottoir un signal pour les piétons accompagne son effort par un petit personnage peint qui l'encourage de son mieux. Comme si elle avançait à contre-courant, les plis de rocher aux arêtes aiguisées et parallèles la surplombant en sens inverse, s'ingénient à freiner son avance.

Il y a une toujours ravissante reine d'Arles pour asseoir le règne de l'éternel féminin parmi nous, mais l'on jurerait que Serge Assier en pince davantage pour la dite petite reine. Jamais on n'a vu autant de bicyclettes sur l'hauture, entre théâtre et amphithéâtre, palais déchu et couvent désaffecté. S'il emprunte là un lacis de hasard aux échappées inattendues, il tombe sur elles. Omniprésentes, elles l'attendent au tournant pour délacer au rythme alenti des coups de pédales l'enchevêtrement inextricable de ruelles. Même au repos, elles occupent le premier plan du café d'art, où l'anis tiédit dans les verres.

Sur la place de la République où s'entraînent avec leur vélo les jeunes acrobates, la photographie s'organise au gré de son auteur. La roue arrière en équilibre sur le tremplin, un ange s'envole. Serge Assier a-t-il été ce gamin en plein essor ? S'y reconnaît-il ? Le redevient-il dans l'instant suspendu ?

Jean-Marie Magnan
Romancier, essayiste
Mai 2017

Jean-**M**aurice **R**ouquette
Historien, concepteur, conservateur en chef du Musée d'Arles et de la Provence antique. Cofondateur des Rencontres Internationales de la Photographie d'Arles

Arles, samedi 4 février 2017 © Serge Assier

Heureux comme des Arlésiens à Arles

Ville à taille humaine, Arles vit en étroite harmonie avec sa population, dont un des traits dominants est son attachement à ce coin de Provence. Un long passé commun a contribué à modeler la cohésion de la communauté tout en conservant et en sublimant la personnalité des différents quartiers qui se sont peu à peu singularisés autour d'un héritage patrimonial d'une richesse exceptionnelle.

Apparue à l'aube du XIXe siècle, la photographie allait partir à la conquête d'un domaine privilégié en découvrant l'importance et la diversité de l'architecture arlésienne. À une époque où la réussite d'un cliché exigeait une longue pose, la stabilité et la qualité d'éclairage du sujet étaient des atouts fondamentaux de succès. Or les grands monuments antiques par leur masse et leurs parements en blocs de calcaire éclatants offraient justement des modèles de choix.
Le repérage, commencé en Provence par BALDUS à l'initiative de la Mission

Héliographique, allait peu à peu être poursuivi par les photographes officiels de la Commission des Monuments Historiques. Mais c'est à titre personnel que le vrai précurseur, l'arlésien Dominique ROMAN publia en 1862, sous le titre « Les monuments du Midi de la France », un remarquable catalogue du patrimoine monumental dont Arles occupait 26 clichés sur 60. Théâtre antique et amphithéâtre y tenaient une place majeure, mais l'aspect le plus novateur du talent de Roman se manifestait dans son souci d'archéologue. Il ne se contentait pas de représenter les grandes ruines, mais proposait aussi des restitutions. Son ambition tendait à créer un musée lapidaire imaginaire sur papier albuminé à vocation pédagogique.

Forts de sa réussite, ses successeurs venus du monde entier allaient déployer des trésors de perspicacité pour pénétrer les secrets les plus intimes de ces créations architecturales qui sont devenues l'emblème de la cité. L'admirable collection de photos rassemblée par le Musée Réattu renferme aujourd'hui quelques uns de ces chefs d'œuvre qui attestent du talent de leurs auteurs et du rayonnement du patrimoine.

Or, la vision que nous propose aujourd'hui Serge ASSIER est résolument différente ! Notre photographe n'est pas un archéologue mais un brillant humaniste qui s'est donné pour tâche d'accorder une place privilégiée au peuple d'Arles et de traduire son accord profond avec le cadre de vie arlésien.

L'album s'ouvre sur une photo platonicienne hautement symbolique : par la porte largement ouverte de la nef découverte de Saint-Honorat des Alyscamps avance en pleine lumière une visiteuse qui va entrer dans la pénombre de ce lieu funèbre par excellence avec ses grands sarcophages. Sur la seconde image un personnage isolé médite sur la zone cimetériale et semble écrasé par la majesté et le silence d'un décor qui évoque l'éternité. Puis le paysage s'anime : quelques jeunes gens montent d'un pas alerte l'escalier monumental aménagé en 1847 pour accéder à l'entrée principale de l'amphithéâtre dont la monumentalité contraste avec l'agilité des visiteurs. Puis l'animation d'une boutique de chapeaux installée sur le pourtour du portique du monument annonce la foule plus dense et plus colorée du marché du samedi, acte de communion sociale célébré depuis l'Antiquité. Quelques beaux portraits sont

SERGE ASSIER • LUCIEN GIRAUDO • JEAN KEHAYAN • LAURENCE KUČERA
JEAN-MARIE MAGNAN • BERNARD NOËL • JEAN-MAURICE ROUQUETTE

là pour ponctuer la présence humaine qu'une famille de jeunes arlésiennes en costume illumine de son charme.
Alors apparaît le Rhône, cœur et raison de vivre de la ville dont il est le symbole mais là encore quelques silhouettes humaines bien placées se distinguent dans le paysage même dans le pourpre du crépuscule.
Traversant le fleuve, une petite maison du quai Saint Pierre nous rappelle la vocation populaire de ce quartier marqué à jamais par le souvenir de ses mariniers. Le retour en ville se fait par le bourg-vieux, la Roquette dont la population apprécie la qualité de vie populaire mais soulignée par quelques beaux édifices comme le théâtre municipal construit en 1830 qui fut longtemps le principal lieu de culture.

Restons dans la cité, le cœur de l'activité de l'époque classique avec la façade monumentale de l'Hôtel de Ville érigé à partir de 1676 mais dont le parvis sert de terrasse d'exercice à une jeunesse parfaitement à l'aise devant ce chef d'œuvre de Peytret.

Même la façade fort classique de l'ancienne église Ste Anne, qui abrita jadis la collection archéologique de la ville, sert de cadre à la méditation d'un jeune homme sans doute préoccupé par les ateliers consacrés aux lignes de vie.
Une magnifique série consacrée aux petites rues du centre ville, nous révèle les charmes de ces pittoresques circulations dont nos jeunes compatriotes se sont emparés par des moyens de transport qui n'avaient certainement pas été prévus à l'origine. Ces images sont de merveilleux témoignages de paix, de douceur, de convivialité et de bonheur de vivre dans un cadre urbain à taille humaine.

Même la présence fort intimidante de prestigieux monuments : la cathédrale St Trophime ; l'église de la Major, les tours massives d'un rempart romain, symbole de la puissance militaire de Rome, est loin de faire oublier de délicieux petits décors champêtres, pleins de calme de la vie de tous les jours. Son regard n'évite ni les scènes drôles, ni les décors violents mais il privilégie les rencontres insolites, ces moments qui semblent vides et perdus pour l'univers mais savent exprimer d'éternelles valeurs.

Serge ASSIER aime le petit peuple d'Arles, il connaît intimement notre ville et a compris depuis longtemps l'attachement que les Arlésiens, malgré leurs différences d'origine portent à leur quartier et à leur ville. Pour lui, le patrimoine est vivant grâce à la présence de ces humbles acteurs qui sans toujours en percevoir l'importance historique considèrent ces grandes ruines comme un héritage, souvent un refuge et toujours comme une espérance.

Dans un monde dominé souvent par la violence, les discordes de l'argent, la bêtise de la mode et parfois la haine, notre photographe s'attache avec son grand talent et son empathie à mettre en exergue des moments de douceur, de lumière et de paix.

Jean-**M**aurice **R**ouquette
Conservateur-en-chef honoraire des Musées d'Arles
Juillet 2017

SERGE ASSIER • LUCIEN GIRAUDO • JEAN KEHAYAN • LAURENCE KUČERA
JEAN-MARIE MAGNAN • BERNARD NOËL • JEAN-MAURICE ROUQUETTE

Lucien Clergue et Serge Assier, Espace Van Gogh, exposition de Lucien Clergue. Arles, 30 mars 2007. © Valérie Farine.

Serge Assier et Lucien Clergue, MdVA, exposition de Serge Assier. Arles, 25 juillet 2009. © Christian Laye.

HEUREUX COMME des ARLÉSIENS à ARLES

Ville à taille humaine, Arles vit en étroite harmonie avec sa population, dont un des traits dominants est son attachement à sa coin de Provence - Un long passé commun a contribué à modeler la cohésion de la communauté tout en conservant et en sublimant la personnalité des différents quartiers qui se sont peu à peu singularisés autour d'un héritage patrimonial d'une richesse exceptionnelle -

A l'heure à l'aube du XIX siècle, la photographie allait partir à la conquête d'un domaine privilégié en découvrant l'importance et la diversité de l'architecture arlésienne - A une époque où la réussite d'un cliché exigeait une longue pose, la stabilité et la qualité d'éclairage du sujet étaient des atouts fondamentaux de succès - Or les grands monuments antiques par leur masse et leurs parements en blocs de calcaire éclatants offraient justement des modèles de choix.

SERGE ASSIER • LUCIEN GIRAUDO • JEAN KEHAYAN • LAURENCE KUČERA
JEAN-MARIE MAGNAN • BERNARD NOËL • JEAN-MAURICE ROUQUETTE

2

Le relevage commencé en Provence par BALDUS à l'initiative de la Mission Héliographique allait peu à peu être poursuivi par les photographes officiels de la Commission des Monuments Historiques - Mais c'est à titre personnel que le vrai précurseur, l'artiste Dominique ROMAN publia en 1862, sous le titre "les monuments du Midi de la France" un remarquable catalogue du patrimoine monumental dont Arles occupait 26 clichés sur 60. Théâtre antique et amphithéâtre y tenaient une place majeure, mais l'aspect le plus novateur du talent de Roman se manifestait dans son souci d'architecture que - Il ne se contentait pas de représenter les grandes ruines, mais traitait aussi des restitutions. Son ambition tendait à créer un musée lapidaire imaginaire sur papier albuminé à vocation pédagogique -

Fort de sa réussite ses successeurs venus du monde entier allaient déployer des trésors de perspicacité pour pénétrer le secret le plus intime de ses créations architecturales

3 qui sont devenues l'emblème de la cité. L'admirable collection de photos rassemblée par le Musée Réattu renferme aujourd'hui quelques uns de ces chefs d'œuvre qui attestent du talent de leurs auteurs et du rayonnement du patrimoine.

Or la vision que nous propose aujourd'hui Serge ASSIER est résolument différente ! Notre photographe n'est pas un archéologue mais un brillant humaniste qui s'est donné pour tâche d'accorder une place privilégiée au peuple d'Arles et de traduire son accord profond avec le cadre de vie urbain —

L'album s'ouvre sur une photo [illegible] hautement symbolique : par la porte largement ouverte de la nef découverte de Saint-Honorat des Alyscamps avance en pleine lumière une visiteuse qui va entrer dans la pénombre de ce lieu funèbre par excellence avec ses grands sarcophages – Dans la seconde image un personnage isolé médite sur la zone cimetériale et semble écrasé par la majesté et le silence d'un décor qui évoque l'éternité – Puis le paysage s'anime : quelques jeunes gens montent d'un pas alerte l'escalier monumental aménagé en 1847 pour accéder à l'entrée principale de l'amphithéâtre dont la monumentalité contraste avec l'agilité des visiteurs – Puis l'animation d'une boutique de chapeaux installée sur le pourtour du portique du monument

4 ainsi que la partie la plus dense et plus colorée du marché du Samedi acte de communion social célébré depuis l'Antiquité – Quelques beaux portraits sont là pour proclamer la présence humaine qu'une famille de jeunes arlésiennes en costume illumine de son charme. —

Alors apparaît le Rhône, cœur et raison de vivre de la ville dont il est le symbole mais là encore quelques silhouettes humaines bien placées se distinguent dans le paysage même dans le brouillard du crépuscule —

Traversant le fleuve, une petite maison du quai Saint Pierre nous rappelle la vocation populaire de ce quartier marqué à jamais par le souvenir de ses mariniers – Le retour en ville se fait par le Bourg-Vieux, la Roquette dont la population apprécie la qualité de vie populaire mais soulignée par quelques beaux édifices comme le théâtre municipal construit en 1830 qui fut longtemps le principal lieu de culture de la ville. —

Retour dans la cité, le cœur de l'activité de l'époque classique avec la façade monumentale de l'Hôtel de Ville érigé à partir de 1675 mais dont le parvis sert de terrasse d'exercice à une jeunesse parfaitement à l'aise devant ce chef d'œuvre de Peytret —

5 Même la façade fort classique de l'ancienne église Ste Anne, qui abrita jadis la collection archéologique de la ville, sert de cadre à la méditation d'un jeune homme sans doute préoccupé par les ateliers consacrés aux lignes de vie.

Une magnifique série consacrée aux petites rues du centre ville nous révèle les charmes de ces pittoresques circulations dont nos jeunes compatriotes se sont emparés par des moyens de transport qui n'avaient certainement pas été prévus à l'origine – Ces images sont de merveilleux témoignages de paix, de douceur, de convivialité et de bonheur de vivre dans un cadre urbain à taille humaine –

Même la présence fort intimidante de prestigieux monuments : la cathédrale St Trophime, l'église de la Major, les tours massives du rempart romain, symbole de la puissance militaire de Rome, est loin de faire oublier de délicieux petits décors champêtres, pleins du calme de la vie de tous les jours – Son regard n'évite ni les scènes drôles, ni les décors violents mais il privilégie les rencontres insolites, ces moments qui semblent vides et perdus pour l'univers mais savent exprimer d'éternelles valeurs

SERGE ASSIER • LUCIEN GIRAUDO • JEAN KEHAYAN • LAURENCE KUČERA
JEAN-MARIE MAGNAN • BERNARD NOËL • JEAN-MAURICE ROUQUETTE

6 –

Serge Assier aime le petit peuple d'Arles, il connaît intimement notre ville et a compris depuis longtemps l'attachement que les Arlésiens, malgré leurs différences d'origine portent à leur quartier et à leur ville –

Pour lui le patrimoine est vivant grâce à la présence de ces humbles acteurs qui sans toujours en percevoir l'importance historique considèrent ces grandes ruines comme un héritage, souvent un refuge et toujours comme une espérance –

Dans un monde dominé souvent par la violence, les désordres de l'argent, la bêtise de la mode et parfois la haine, notre photographe s'attache avec son grand talent et son empathie à mettre en exergue des moments de douceur, de lumière et de paix –

Jean-Maurice ROUQUETTE
Conservateur-en-chef honoraire des Musées d'Arles

début parfait : l'apparition aussitôt mystère et désir fond la cour à notre regard et le voilà plein d'appétit

il faut passer par le passé
pour y fonder notre présent
tout trace est le souvenir
d'un passant qui veut revenir

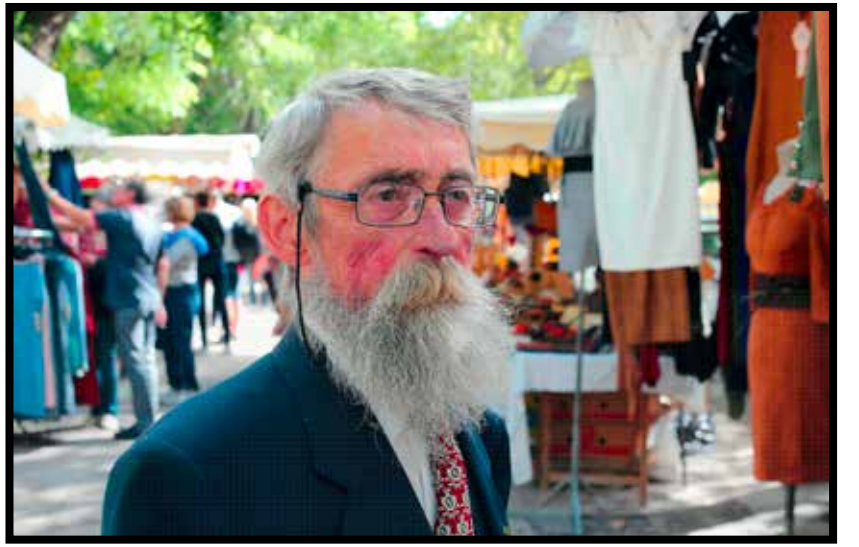
il y a beaucoup de chemins
mais un seul vous mène où il faut
~~pas de raison de le choisir~~ c'est par hasard qu'on le choisit
~~mieux vaut jouer de la fatigue~~ et sans penser à la fatigue

un chapeau qu'est-ce qu'un chapeau
c'est de tête ~~qu'on veut~~ qu'il faut changer
et la coiffer ~~n'y peut grand chose~~ n'y suffit pas
~~sauf faire~~ tourner le commerce
mais ça fait

l'habit ne peut rien sur la taille
il soulignera l'une et l'autre
l'une s'en trouvera flattée
l'autre ne veut que s'oublier

les uns y vont les autres en viennent
mieux vaut les faces que les dos
mais que voit-on des uns des autres
à part l'attente et le passage

peu savent s'habiller du temps
et changer l'âge en élégance
la barbe ainsi devient un signe
un beau tremplin pour le regard



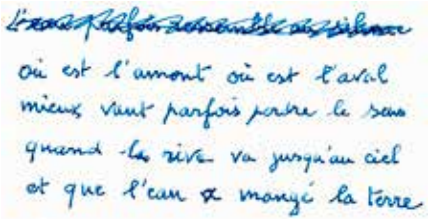
Où suis-je n'est pas la question
malgré l'étrangeté du lieu
pas davantage où va la vie
car elle ~~~~ sans bouger
est partie

Le drame est gelé dans le marbre
Les genoux sont indifférents
aux désirs de leur possesseur
tout comme à son nouveau penchant

ne sont-ils pas marins d'eau douce
ceux qui s'affrontent sur le pont
celui qui pêche des images
le chapeauté mains dans les poches

drôle de lieu drôle de pause
pour exhiber de vieux costumes
l'une a le soleil dans les yeux
les autres l'ont dans leur sourire

Toute route est bordée de terre
l'une est ferme l'autre liquide
on peut naviguer sur les deux
et même à rame et à moteur


où est l'amont où est l'aval
mieux vaut parfois perdre le sens
quand la rive va jusqu'au ciel
et que l'eau a mangé la terre

L'eau parfois ressemble au silence
quand le couchant vient s'y baigner
que le jour refuse ~~de mourir~~ la fin
et confond le ciel et la terre

quand la fenêtre fait miroir
on y voit le dehors dedans
mais quand sa vitre est naturelle
on voit des secrets apparaître

on devine la vie secrète

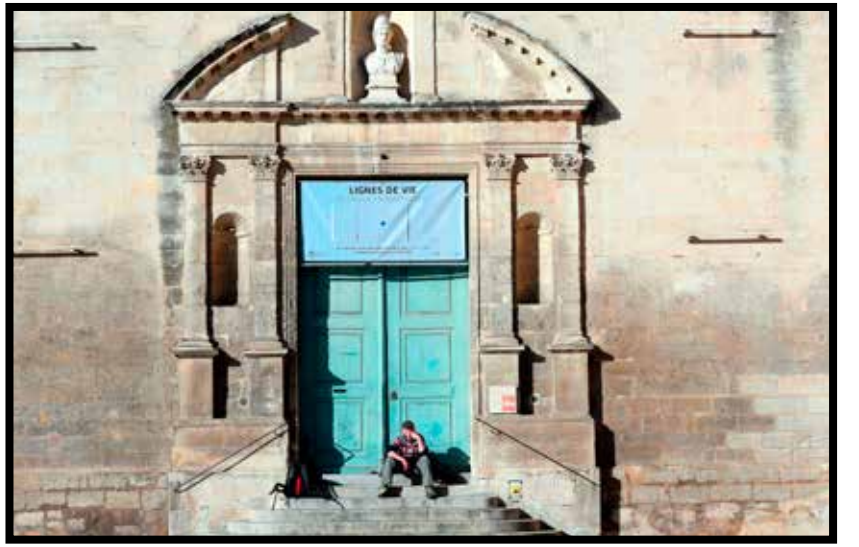
On pourrait croire que là-haut
tout est proche du paradis
alors qu'en bas c'est la ferraille
le temps compté la peau élimée

pensent-on qu'un lieu est public
quand on circule tous les jours
on oublie ce qui va de soi
tant l'habitude fait la loi

à chacun sa façon de voir
puis partageons nos différences
mieux vaut laver son linge en choeur
qu'être privé de compagnie

quand on joue au champion tout seul
on ne s'affronte qu'à soi même
mais tout fait spectacle aujourd'hui
parfois même la solitude

est-ce l'attente ou la fatigue
cela ne concerne que l'homme
le bâtiment est le contraire
de ce qui est ici le passant



quand l'homme a inventé la roue
il a pensé locomotion
et non pas char ou bicyclette
l'esprit loge dans l'immobile

l'engin le plus économique
marche à la jambe et sans moteur
la rue se moque de qui roule
on a tout essayé sur elle

est-ce un défi est-ce une entente
le geste est moins clair que les mots
mais une image est silencieuse
ainsi le regard peut rêver

il a déjà pris le tournant
mais où va-t-il est son secret
quand on voit passer un passant
on ne sait que le mouvement
sent

la clef la croix la boîte à lettres
et une bague à chaque main
tous ces détails ne disent rien
d'une force pourtant présente

d'une présence bien plus forte

tous ces arbres au bout de la rue
et ces deux vélos au milieu
ne disent rien de la lumière
qui les éclaire et vaut bien mieux

même le sol est lumineux
quand surgit une ménagère
et tous les murs semblent sourire
pour accueillir cette passante

l'un qui joue et l'autre qui verse
On voudrait en faire une fable
où la bouteille et le ballon
chanteraient chacun leur morale

voici
~~des~~ des joueurs des barreaux
comme si ballon et prison
rimaient plus naturellement
qu'ici détenté avec ententé

Ne faut-il pas couvrir les yeux
pour trouver la seconde vue
celle qui doit à l'intuition
plus de clarté qu'à la vision

côté ombre et côté soleil
on en a fait des religions
alors qu'un peu d'orientation
vous change tout à coup le monde

sait-on qui va l'une vers l'autre
de la ville ou de la nature
l'une ordonne et l'autre subit
tout au béton ou tout sauvage

la porte ouverte sur le vide
la main qui arrache une fleur
un même souffle les traverse
le désir que dure l'instant

c'est toujours vers le ciel qu'on monte
mais ce qu'on va chercher là-haut
n'est plus qu'une chose terrestre
et tant pis pour les paradis

Visage brodé d'un sourire
et partout broderies de feuilles
mais que peuvent broder les mots
quand ils étiquettent la vie

n'est-ce pas Mistral qui là-haut
exhibe barbiche et chapeau
mais qu'importe au petit cycliste
ce monsieur qui ne bouge plus

quand on promène ses enfants
on cesse d'être une passante
mais qui est-on alors pour eux
sinon leur gardienne toujours

Va-t-on dans les rues de sa ville
comme on va à la découverte
peut-on espérer l'inconnue
d'un lieu dont on sait déjà tout

chaque passant son habitude
les uns vont là en promenade
d'autres courent vers le marché
et certains même déménagent

parfois tout est combat pour vivre
le corps crie de la tête aux pieds
et l'effort d'aller de l'avant
sort de sens à tout le présent

ne faut-il pas que tout se mêle
pour qu'on sente le goût du temps
les formes crient les mots murmurent
seul le dormeur ne dit plus rien

l'ombre d'une boule est très mince
celle du joueur est très grande
mais nul ne pense à ces détails
dans l'assemblée des regardeurs

un slogan au coin de la rue
un repas de l'autre côté
et l'avenir en plein milieu
plus rien à demander au ciel

le premier plan en cache un autre
est-ce pour créer des surprises
ou bien pour exciter notre œil
le réel se veut immédiat

l'invention de la solitude
n'en finit pas de varier
à l'ancienne un verre suffit
aujourd'hui il faut un smartphone

le monde enfin doit tourner rond
puisque partout on voit des roues
et tout autant de tables rondes
mais qu'est au juste la rondeur

le plaisir de la compagnie
nous fait des têtes de vacances
et l'air qui circule alentour
promène partout des sourires

quel dur boulot d'être un touriste
il faut attraper des images
et repérer les bons chemins
sans oublier les fermetures

le temps a fatigué les pierres
et fait naître un enfant de plus
pas de rapport dans ces actions
sauf le mouvement de la vie

partout règne un certain mystère
dans la posture et les visages
ainsi de chaque événement
surgit bien souvent une énigme

que se passe-t-il tout à coup
chacun allait à son affaire
voilà que tout est suspendu
que signifie forces de l'ordre

quand le présent joue au passé
il s'en suit de curieux mélanges
ce qu'on mange est toujours actuel
mais tout le reste est décalé

Bernard **N**oël
Poète, écrivain, essayiste
et critique d'art

Nice, samedi 18 novembre 2017 © Serge Assier

1
début parfait : l'apparition
aussitôt mystère et désir
font la cour à notre regard
et le voilà plein d'appétit

2
il faut passer par le passé
pour y fonder notre présent
toutes trace est le souvenir
d'un passant qui veut revenir

3
il y a beaucoup de chemins
mais un seul nous mène où il faut
c'est par hasard qu'on le choisit
et sans penser à la fatigue

4
un chapeau qu'est-ce qu'un chapeau
c'est de tête qu'il faut changer
et la coiffer n'y suffit pas
mais ça fait tourner le commerce

5
l'habit ne peut rien sur la taille
il soulignera l'une et l'autre
l'une s'en trouvera flattée
l'autre ne veut que s'oublier

6
les uns y vont les autres en viennent
mieux vaut les faces que les dos
mais que voit-on des uns des autres
à part l'attente et le passage

7
peu savent s'habiller du temps
et changer l'âge en élégance
la barbe ainsi devient un signe
un beau tremplin pour le regard

8
où suis-je n'est pas la question
malgré l'étrangeté du lieu
pas d'avantage qu'où va la vie
car elle est partie sans bouger

9
le drame est gelé dans le marbre
les genoux sont indifférents
aux désirs de leur possesseur
tout comme à son nouveau penchant

10
ne sont-ils pas marins d'eau douce
ceux qui s'affrontent sur le pont
celui qui pêche des images
le chapeauté mains dans les poches

11
drôle de lieu drôle de pause
pour exhiber de vieux costumes
l'une a le soleil dans les yeux
les autres l'ont dans leur sourire

12
toute route est bordée de terre
l'une est ferme l'autre liquide
on peut naviguer sur les deux
et même à roue et à moteur

13
où est l'amont où est l'aval
mieux vaut parfois perdre le sens
quand la rive va jusqu'au ciel
et que l'eau a mangé la terre

14
l'eau parfois ressemble au silence
quand le couchant vient s'y baigner
que le jour refuse la fin
et confond le ciel et la terre

15
quand la fenêtre fait miroir
on y voit le dehors dedans
mais quand sa vitre est naturelle
on voit des secrets apparaître

on devine la vie secrète

16
on pourrait croire que là-haut
tout est proche du paradis
alors qu'en bas c'est la ferraille
le temps compté la peur du manque

17
pense-t-on qu'un lieu est public
quand on circule tous les jours
on oublie ce qui va de soi
tant l'habitude fait la loi

18
à chacun sa façon de voir
puis partageons nos différences
mieux vaut laver son linge en chœur
qu'être privé de compagnie

19
quand on joue au champion tout seul
on ne s'affronte qu'à soi même
mais tout fait spectacle aujourd'hui
parfois même la solitude

20
est-ce l'attente ou la fatigue
cela ne concerne que l'homme
le bâtiment est le contraire
de ce qu'est ici le passant

21
quand l'homme a inventé la roue
il a pensé locomotion
et non pas char ou bicyclette
l'esprit loge dans l'immobile

22
l'engin le plus économique
marche à la jambe et sans moteur
la rue se moque de qui roule
on a tout essayé sur elle

23
est-ce un défi est-ce une entente
le geste est moins clair que les mots
mais une image est silencieuse
ainsi le regard peut rêver

24
il a déjà pris le tournant
mais où va-t-il est son secret
quand on voit passer un passant
on ne sait que le mouvement

sent

25
la clef la croix la boîte à lettres
et une bague à chaque main
tous ces détails ne disent rien
d'une force pourtant présente

d'une présence bien plus forte

26
tous ces arbres au bout de la rue
et ces deux vélos au milieu
ne disent rien de la lumière
qui les éclaire et vaux bien mieux

27
même le sol est lumineux
quand surgit une ménagère
et tous les murs semblent sourire
pour accueillir cette passante

28
l'un qui joue et l'autre qui verse
on voudrait en faire une fable
où la bouteille et le ballon
chanteraient chacun leur morale

29
voici des joueurs des barreaux
comme si ballon et prison
rimaient plus naturellement
qu'ici détente avec entente

30
ne faut-il pas couvrir les yeux
pour trouver la seconde vue
celle qui doit à l'intuition
plus de clarté qu'à la vision

31
côté ombre et côté soleil
on en a fait des religions
alors qu'un peu d'orientation
vous change tout à coup le monde

32
sait-on qui va l'une vers l'autre
de la ville ou de la nature
l'une ordonne et l'autre subit
tout au béton ou tout sauvage

33
la porte ouverte sur le vide
la main qui arrache une fleur
un même souffle les traverse
le désir que dure l'instant

34
c'est toujours vers le ciel qu'on monte
mais ce qu'on va chercher là-haut
n'est plus qu'une chose terrestre
et tout près pour les paradis

35
visage brodé d'un sourire
et partout broderies de feuilles
mais que peuvent brader les mots
quand ils étiquettent la vie

36
n'est-ce pas Mistral qui là-haut
exhibe barbiche et chapeau
mais qu'importe au petit cycliste
ce monsieur qui ne bouge plus

37
quand on promène ses enfants
on cesse d'être une passante
mais qui est-on alors pour eux
sinon leur gardienne toujours

38
va-t-on dans les rues de sa ville
comme on va à la découverte
peut-on espérer l'inconnu
d'un lieu dont on sait déjà tout

39
chaque passant son habitude
les uns vont là en promenade
d'autres courent vers le marché
et certains même déménagent

40
parfois tout est combat pour vivre
le corps crie de la tête aux pieds
et l'effort d'aller de l'avant
sert de sens à tout le présent

41
ne faut-il pas que tout se mêle
pour qu'on sente le goût du temps
les formes crient les mots murmurent
seul le dormeur ne dit plus rien

42
l'ombre d'une boule est très mince
celle du joueur est très grande
mais nul ne pense à ces détails
dans l'assemblée des regardeurs

43
un slogan au coin de la rue
un repas de l'autre côté
et l'avenir en plein milieu
plus rien à demander au ciel

44
le premier plan en cache un autre
est-ce pour créer des surprises
ou bien pour exciter notre œil
le réel se veut immédiat

45
l'invention de la solitude
n'en finit pas de varier
à l'ancienne un verre suffit
aujourd'hui il faut un smart phone

46
le monde enfin doit tourner rond
puisque partout on voit des roues
et tout autant des tables rondes
mais qu'est au juste la rondeur

47
le plaisir de la compagnie
nous fait des têtes de vacances
et l'air qui circule alentour
promène partout des sourires

48
quel dur boulot d'être un touriste
il faut attraper des images
et repérer les bons chemins
sans oublier les fermetures

49
le temps a fatigué les pierres
et fait naître un enfant de plus
pas de rapport dans ces actions
sauf le mouvement de la vie

50
partout règne un certain mystère
dans la posture et les visages
ainsi de chaque événement
surgit bien souvent une énigme

51
que se passe-t-il tout à coup
chacun allait à son affaire
voilà que tout est suspendu
que signifie forces de l'ordre

52
quand le présent joue au passé
il s'en suit de curieux mélanges
ce qu'on mange est toujours actuel
mais tout le reste est décalé

Quatrains de Bernard Noël
Poète, écrivain, essayiste, critique d'art
Maureguy-en-Haye, 15 décembre 2017

Lucien **G**iraudo
Professeur (Classes préparatoires).
Spécialiste de la littérature française du XXe siècle,
en particulier de l'œuvre de l'écrivain Michel Butor

Marseille, jeudi 26 octobre 2017 © Serge Assier

Arles ou la croisée des chemins
Pour Serge Assier et Michel Butor

Serge Assier et Michel Butor ont réalisé de nombreux ouvrages en collaboration. La première de ces collaborations eut lieu à l'occasion d'une série de photographies consacrée à l'Estaque, célèbre quartier de Marseille, en 1992. Depuis lors, plus d'une vingtaine d'ouvrages ont vu le jour. Si le photographe a toujours su s'entourer de nombreux poètes et écrivains pour qu'ils accompagnent ses créations photographiques (et ils sont fort nombreux, de René Char qui ouvre majestueusement et amicalement la marche à Fernando Arrabal en passant par Jean Roudaut, Edmonde Charles-Roux ou Jean Kéhayan) Michel Butor est le poète qu'il a sans doute le plus régulièrement sollicité et celui qui a été le plus productif. Il est probable que le goût des voyages et de l'ailleurs qui caractérise, en l'occurrence, aussi bien le poète que le photographe, explique en partie leur mutuel intérêt.

Dans cette collaboration artistique Arles joue un rôle essentiel. D'abord bien sûr, parce que les Rencontres Internationales de la Photographie permettent à Serge Assier d'exposer chaque année son travail ; mais la ville est aussi devenue le lieu d'un rituel où Butor, même en son absence, a pu parler et faire entendre sa voix singulière à travers ses poèmes qui accompagnaient

les images d'Assier. Butor s'est ainsi régulièrement insinué dans les têtes des arlésiens et des touristes, dans celle des amateurs et des autres photographes leur offrant poèmes et images en harmonie non seulement avec les photos mais aussi avec la réalité que ces dernières cherchent à nous dévoiler.

Aussi, dans cette exposition et ce livre, qui célèbrent la ville d'Arles elle-même, il était justifié de rendre en même temps, à notre manière, un hommage à Michel Butor disparu en juillet 2016, de façon à faire encore entendre sa « voix ».

1. ENTRE LES MOTS ET LES IMAGES

La collaboration artistique, comme on le sait, ne va pas « de soi » et pose toujours la question de la rencontre, celle des arts en même temps que celle des artistes et écrivains. On sait que la plus grande partie de la production littéraire de Michel Butor a été sollicitée par des artistes, peintres, musiciens, et photographes entre autres. Toute son œuvre réside dans l'idée d'un dialogue avec les autres arts et avec les autres cultures. De surcroît, son intérêt pour la photographie est en fait contemporain de ses premiers écrits, au tout début des années 50. D'ailleurs, pour lui, il ne semble pas y avoir de rupture entre la pratique de la photographie et celle de la littérature : « j'ai commencé, affirme-t-il, par des images des rues parisiennes, puis j'ai cueilli des sites au cours de mes voyages. Je ne cherchais pas à fixer des souvenirs, même si l'examen d'un de ces clichés rouvre toujours en moi les vannes de la remémoration ; je voulais inventer une image. Le viseur était un instrument d'exploration qui me faisait voir ce que je n'aurais pas vu sans lui. D'ailleurs la notion de cadrage qui était déjà fondamentale dans mon écriture l'est devenue encore plus à partir de cet exercice. Très rapidement j'ai eu un viseur dans ma tête »[1].

Si pour Butor il semble y avoir une concomitance entre le projet littéraire et le projet photographique pour Serge Assier la photographie est d'abord un moyen qui va lui permettre de prendre en main sa vie en lui donnant

[1] *Michel Butor : un viseur dans ma tête*, ouvrage publié à l'occasion de l'exposition « Michel Butor et ses photographes » présentée à la Médiathèque intercommunale de Sélestat, en octobre-novembre 2002.

SERGE ASSIER • LUCIEN GIRAUDO • JEAN KEHAYAN • LAURENCE KUČERA
JEAN-MARIE MAGNAN • BERNARD NOËL • JEAN-MAURICE ROUQUETTE

un travail « libérateur » et surtout, par rapport aux différents métiers qu'il avait exercés auparavant (de berger à conducteur de taxi en passant par mécanicien), de potentialiser toutes ces expériences au service de la photographie : car un berger doit avoir bonne vue et anticiper les événements, un conducteur de taxi doit tout connaître des itinéraires pour conduire ses clients à bon port, un mécanicien doit avoir une rigueur que lui imposent les ajustements parfaits des pièces et des rouages pour que tout fonctionne. Si la pratique de la photographie est sentie comme un moyen de fédérer les différentes pratiques de Serge Assier elle est devenue aussi un principe d'unité dans sa vie et il serait vain de dresser une frontière entre ses reportages pour les journaux ou les agences et ses photographies de création. Ce n'est pas la « qualité » des photos qui change et l'on peut dire que toutes les qualités du réalisme photographique propres au fait divers se retrouvent dans ses photographies les plus poétiques. En revanche une photo de création, par ses intentions latentes et ses choix esthétiques plus élaborés, par l'efficace circulation du regard qu'elle permet, trouve plus facilement « la ligne de vol du poème » (René Char).

Il ne faudrait d'ailleurs pas oublier que pour Serge Assier, comme pour Butor, il y a une proximité évidente entre l'écriture, les autres arts et la photographie. Outre le fait que le photographe Serge Assier aime écrire et ne se prive pas de produire des textes poétiques, il ne faut certainement pas négliger le souvenir de ses grands-parents paternels qui tenaient une auberge à Oppède-le-Vieux dans le Vaucluse et chez qui, pendant la dernière guerre, venaient plusieurs écrivains et artistes autour de Consuelo de Saint-Exupéry qui s'y était retirée : « Cette communauté d'artistes, précise-t-il, comptait l'architecte Bernard Zehrfuss, Grand Prix de Rome, le sculpteur Étienne-Martin, Georges Brodovitch et son frère Alexey Brodovitch, figure du monde des arts graphiques au XXe siècle et directeur artistique de Harper's Bazaar. Sa collaboration avec Richard Avedon et André Kertész influença toute une génération de photographes. À cette époque ma grand-mère Marie Thérèse Antonia épouse Assier et mon grand-père Vincent Joseph Assier dit «Le Colonial», tenaient l'auberge Saint-Laurent. Ils sont même cités plusieurs fois avec des portraits de ma grand-mère dans l'ouvrage de Consuelo de Saint-Exupéry «OPPÈDE» Éditions BRENTANO'S et NRF GALLIMARD. C'est peut-être dans ces souvenirs que ma vocation de photographe a vu le jour» [2].

[2] *Oppède-le-Vieux, Souvenirs d'enfance 1946-2018* de Serge Assier.

2. PHOTOS ET QUATRAINS

Dans les ouvrages entièrement conçus et réalisés pour l'essentiel par Serge Assier lui-même, il faut noter l'importance qui est accordée au texte de Butor, un texte qui est présent deux fois dans l'ouvrage, d'abord sous forme imprimée de façon classique accompagnant précisément telle photo, puis apparaissant aussi sous forme manuscrite, dans la continuité du « poème », sur un cahier de feuilles transparentes intégré dans l'ouvrage.

Liberté donc de lire les strophes de Butor en regard de l'image qui l'a inspiré mais aussi possibilité pour le lecteur-spectateur de ressaisir, après avoir regardé les photos d'Assier, un ensemble poétique unifié. Toutefois les textes poétiques qui accompagnent les photographies ne peuvent pas facilement divorcer des images, comme cela a pu se produire avec les peintures et gravures à partir desquelles Butor a composé plusieurs de ses ouvrages comme la série des *Illustrations*[3]. Certes il est toujours possible de séparer les poèmes des images mais il y a un tel dialogue ici entre textes et photos que bien souvent le texte resterait incompréhensible sans les images. Ceci dit, certains quatrains y gagneraient une force « surréaliste » qu'ils ne recherchent pas quand ils ont le support de la photographie.

Ce sont donc généralement des quatrains butoriens qui illustrent les photographies de Serge Assier. Un quatrain par photo. On voit tout de suite la correspondance formelle entre les « fenêtres » que constituent cet ensemble de quatre vers et les photographies qui se présentent elles-mêmes comme des fenêtres ouvertes sur le monde[4]. Il y a même un lointain effet de stéréoscopie[5] qui est sans doute recherché dans le sens où le texte vient « redoubler » (ou dédoubler ?) en partie l'image pour lui donner un certain relief.

[3] *Illustrations* I, II, III et IV, coll. Le Chemin, NRF Gallimard.
[4] Le modèle de la fenêtre insiste sur cette notion du cadrage et Assier ne se prive pas de multiplier les variantes de ce modèle (voir *L'Estaque* : photo 34 où une jeune fille est « encadrée » par un ensemble métallique délimité par un pont, des piliers sur les côtés et par un wagon sur roues posé sur des rails ; et photo 36, prise à travers un banc public ajouré).
[5] La dimension stéréoscopique a été clairement exploitée par Serge Assier pour son exposition et dans son ouvrage *Good Mistral* où il faut chausser des lunettes spécifiques pour voir les photos en relief.

SERGE ASSIER • LUCIEN GIRAUDO • JEAN KEHAYAN • LAURENCE KUČERA
JEAN-MARIE MAGNAN • BERNARD NOËL • JEAN-MAURICE ROUQUETTE

Cette « géométrie » qui relie photos et quatrains peut se manifester à travers un cadrage qui inclut une fenêtre effective comme dans cette photo d'*Avec vue sur l'Olympe* qui est prise par Assier au Mont Athos, derrière la croisée des vitres, et que Butor décrit ainsi :

> « Clochers coupoles et fenêtres
> marches rambardes et pavés
> vitres vibrant au moindre pas
> branches sifflant au moindre souffle »[6] .

On voit toutefois que cet aspect « angulaire » des formes et des quatrains ne fige rien de ce qui fait le charme transitoire de la photographie: les pluriels butoriens multiplient les éléments architecturaux qui partent dans toutes les directions et l'on est forcé d'imaginer les bruits et les mouvements les plus imperceptibles que le texte insuffle à l'image. Remarquons au passage qu'il s'agit, dans ce quatrain précis, d'un modèle englobant où les quatre vers se présentent comme un microcosme qui vise à rendre compte de toute l'image.

La brièveté de chaque quatrain est aussi une forme de condensation du sens à plusieurs étages qui ne va pas sans rappeler l'esthétique du haïku japonais, avec un dernier vers qui est comme une synthèse méditative ou réflexive. Butor peut jouer avec ce texte bref et l'on peut citer son quatrain qui accompagne une photographie tirée de *Porto, fenêtre des sud sur l'Atlantique* où l'on voit un père et son fils descendre à vélo une rangée d'escaliers :

> « Chaque marche sa secousse
> à ce régime vélos
> ne peuvent durer longtemps
> aubaine pour garagistes »[7].

Il ne faudrait pas croire cependant que Butor s'enferme dans le quatrain géométrique. D'abord il ne cherche pas à faire rimer les vers, ensuite il n'a pas toujours utilisé les quatre vers avec le même nombre de syllabes et il n'a pas non plus utilisé toujours des quatrains. Par exemple dans « Les enchanteresses

[6] Photo 34.
[7] Photo 36. Dans cet ouvrage, le poème de Butor s'intitule « Sur les quais d'enivrement ».

de la chambre noire »[8] qui accompagne les photographies de nu féminin d'Assier, l'organisation métrique est totalement atypique avec un vers réduit à un adjectif qualificatif descriptif suivi d'un vers plus long commençant par le pronom personnel *Elle*, en général sujet de l'action :

« Gracieuse,
Elle danse autour du puits ».

C'est davantage la recherche d'une pulsation qui déploie les lignes et les courbes de la chair sertie dans des espaces et des moments donnés qui se manifeste ici selon la thématique d'un éternel féminin qui est à chaque fois la même et à chaque fois une autre. Le dispositif traduit la pulsation mais aussi la compulsion dans le sens où la liste des adjectifs propose tout un ensemble d'images désirées de la femme : « Juvénile », « Attentive », « Vive », « Douce », « Fière », « Gracieuse », « Discrète », « Délicate », « Imperturbable », … Néanmoins c'est à travers cette fenêtre qu'est l'adjectif que l'on peut apprécier l'action de la figure féminine. L'adjectif fonctionne ici comme une serrure lumineuse à travers laquelle l'œil du spectateur pénètre dans la chambre noire.

3. SENSATIONS ET REFLEXIONS

On pense souvent que la photographie s'adresse uniquement au regard parce qu'elle est du domaine des arts de la vision. Mais à partir du moment où le spectateur se met à regarder intensément les photographies il s'aperçoit, à l'instar du poète, que toutes les sensations sont mobilisées dans ce type d'image. Butor insiste sur cette concentration du monde et cette densité du réel même si les photographies sont en noir et blanc chez Serge Assier à l'époque où il travaille avec lui. En fait, le dégradé des gris, les intensités des noirs sous l'effet de la lumière et la variété des blancs dans leurs oppositions, compose une gamme qui peut largement concurrencer les couleurs.

Dans cette perspective du noir et blanc on sait que la fonction de l'ombre devient un acteur majeur, ce qui fait aussi de sa présence un éloge du soleil et de toute lumière. Les jeux avec les ombres, en particulier dans les photographies méditerranéennes ou méridionales d'Assier, viennent donc

[8] Ce poème de Butor est inséré dans l'ouvrage d'Assier intitulé *A l'ombre d'elles*.

magnifier les architectures et multiplier leur construction comme dans cette description d'une vue de Porto où l'ombre est, pour le poète, le véritable sujet :

« L'ombre sur chaque colonne
marque une épine accrochant
la brise qui vient du large
tandis qu'on charge tonneaux »[9].

Variante de l'ombre, le reflet enrichit lui aussi la réalité et la prolonge à l'infini. On le voit en particulier dans un groupe de photos d'*Instants de Chine* qui évoque l'univers des pêcheurs :

« Les filets et les poteaux
se dédoublent dans la brume
en horizons successifs
jusqu'aux rives devinées »[10].

Pour leur part, l'univers des odeurs, celui du toucher ou du goût ainsi que de l'ouïe seront constamment sollicités dans une photographie mais évidemment ce sera leur conjonction, croisement ou fusion dans une image poétique, qui permettra d'en affirmer la puissance comme « les frissons de la sauce »[11] que l'on voit et ressent dans un marché chinois ou encore « l'or des arômes »[12] qui concentre tout ce qui peut être respiré. Les sensations les plus fugaces peuvent acquérir une stabilité de marbre :

« Les éventaires amovibles
sous les arcades du marché
sont les marches d'un escalier
pour escalader les saveurs» [13] .

[9] Photo 53.
[10] Photo 50.
[11] *Instants de Chine*, photo 28
[12] *Porto, fenêtre des sud sur l'Atlantique*, photo 54.
[13] *Les coulisses de Venise*, photo 37.

L'image poétique exaltera souvent le mouvement dans une photo, qu'il soit rapide ou lent ; toutes sortes de vitesses peuvent être évoquées jusqu'au vertige dans cet instantané figé qu'est une photo. Du coup faire entendre le silence dans une photographie devient quelque chose d'inhabituel et propice à la méditation :

« On replie le tapis rouge
après la cérémonie
et le temple redevient
un asile de silence »[14] .

4. L'ORDINAIRE ET L'EXTRAORDINAIRE

Ce qui est particulièrement frappant dans les photos de Serge Assier, c'est la recherche de la rencontre avec l'Autre. Besoin d'altérité dans la collaboration artistique, on l'a vu, mais aussi recherche du sujet photographique non comme simple objet mais comme véritable sujet en tant qu'être humain : toutes les photos seront donc forcément habitées par des individus, traversées par leurs gestes et leurs visages. Installés dans leurs lieux de vie, on les verra dans les habitudes de leur travail ou dans les attitudes du loisir ou de la fête. Ils sont saisis dans leur quotidien ordinaire ou extraordinaire. On se souviendra par exemple des gestes et traditions de la campagne si fortement représentés dans *Instants de Chine* ou encore de l'attitude du carrossier italien de *Cronaca di Roma* (*Chronique romaine*) à propos duquel Butor affirme :

« A l'intérieur de son tunnel
de brique et béton l'ouvrier
se frotte les mains de plaisir
dans le miroir de son travail »[15].

L'ensemble des loisirs sera particulièrement présent dans *Good Mistral* qui nous montre un autre quartier de Marseille (les Goudes) à proximité de la mer : les pêcheurs, les plongeurs, les promeneurs, les simples habitants rivalisent de joie de vivre et de nonchalance. L'enjeu de Serge Assier dans ce remarquable

[14] *Instants de Chine*, photo 37
[15] Photo 34.

travail est de photographier le souffle, le passage de l'invisible, un temps un peu extraordinaire vécu au quotidien par ceux qui vivent dans ce quartier ; et dès la première strophe du poème Butor comprend ce défi du photographe :

« Photographier le vent
pénétrer ses replis
les creux de ses entrailles
les crânes de ses vagues ».

Serge Assier, à travers sa propre manière d'être, faite de simplicité et d'authenticité mais aussi d'énergie et de concentration, parvient, à travers le déclic et tout ce qui s'enclenche par la suite, à contrer les processus de dépersonnalisation impliqués dans la technique photographique et à garder l'évidence de la présence aussi bien que l'aura du vivant et du vent.

Dans la ville ce sont naturellement les lieux de rencontre qui sont valorisés : les rues (de la périphérie ou du centre), les marchés, les parcs, les magasins, les bars et restaurants… Or la rencontre a toujours quelque chose d'extraordinaire avec sa dimension surprenante surtout si le mode opératoire du photographe est de parcourir la ville en tous sens pour la provoquer. Assier a érigé la rencontre avec l'Autre comme la raison même de l'art photographique, ce que Butor observe avec bonheur en tant qu'il est lui aussi un fin connaisseur de l'événement:

« Les sourires naviguent
d'un visage sur l'autre
dans la conversation
d'une rencontre heureuse »[16].

La rencontre emblématique est évidemment celle qu'incarnent les amoureux qui se tiennent par la main ou embrassés. Ils vivent des instants à la fois ordinaires et extraordinaires et sont régulièrement présents dans les photos d'Anvers, de Barcelone ou de Marseille dans l'ouvrage *Quatre rives et un regard*. Les amoureux aimantent aussi l'objectif de Serge Assier à

[16] *Good Mistral*, photo 41. Dans cet ouvrage le poème de Butor s'intitule « Les jeux d'Eole ».

Rome comme à L'Estaque et Butor capte, là encore admirablement, cette puissance de la fusion :

« Les ongles des cheveux
s'approchant des sourcils
les mèches des phalanges
enlaçant les oreilles »[17].

Si le couple est le modèle de la rencontre individuelle, on rencontre aussi des lieux, un quartier, des villes ou des pays ; on peut de même assister alors à des rencontres avec des civilisations ou avec l'Histoire. Ainsi à l'Estaque on peut voir dans une rue « L'Algérie reconstituée devant la maison basse/avec fenêtre presque au ras du sol »[18] et à Porto on peut croiser un kiosque à journaux qui relève « ses six points en pagodes/rafraîchissant ses rapports/avec ceux de Macao »[19]. Entre réalité et mythologie, la rencontre peut prendre enfin une dimension épique : dans un jardin public de Thessalonique, à l'intérieur d'un encadrement de pins, deux bancs sont occupés, l'un par une jeune femme élégante, l'autre par un SDF endormi ; Butor dévoile comment Assier les a réunis dans une même réalité mythologique :

« S'endormir à l'ombre des pins
rêvant de la guerre de Troie
ou lire au pied de la Tour blanche
les récits du retour d'Ulysse »[20] .

Au fond la photographie d'Assier sert à faire fondre les frontières du temps, à escalader les frontières de l'espace et à effacer celles des classes sociales. À abolir celles enfin entre l'ordinaire et l'extraordinaire.

[17] *Good Mistral*, photo 8.
[18] Photo 20.
[19] Photo 41.
[20] *Avec vue sur l'Olympe*, photo 18.

5. LA PAROLE ET L'HUMOUR

Le poète prend naturellement la parole quand il commente ou « légende » des photos. Mais il arrive qu'il donne aussi la parole à ces personnes photographiées, en apparence muettes et figées, ce qui nous rappelle que regarder une photo est toujours une entreprise qui vise à la faire parler. Butor donne ainsi la parole à une vieille chinoise qui tient un bébé dans ses bras et qu'il fait s'adresser directement à Assier :

« Ah monsieur le photographe
excusez les fesses nues
du bébé juste un instant
pour vous montrer son visage »[21].

Parfois le poète se contentera de traduire des écriteaux ou des mots qui sont visibles sur la photo (« Ma bière est facile à boire/en hiver comme en été»,[22]) ; tantôt il donnera la parole aux vendeurs sur les marchés (« Dans le panier sur ma tête/le poisson frétille encore »[23]). La parole peut se faire plus allusive et méditative, prendre un statut plus général et collectif comme s'il s'agissait, en l'occurrence, d'un vieux proverbe chinois :

« Sur le sentier périlleux
entre les grilles de bois
qui protègent les semis
peser le pour et le contre »[24].

Mais s'il est vrai que la parole du poète se révèle en rendant compte de la totalité du sujet photographique, comme on a pu le voir, elle peut aussi se manifester en ne soulignant qu'un seul détail ou un seul fragment de l'ensemble ; c'est ce que Roland Barthes a appelé le « punctum », ce qui pique de façon très subjective notre attention photographique. En détournant notre regard du sujet

[21] *Instants de Chine*, photo 40.
[22] *Porto fenêtre des sud sur l'Atlantique*, photo 31.
[23] *Porto fenêtre des sud sur l'Atlantique*, photo 27.
[24] *Instants de Chine*, photo 4.

central de la photo vers un des éléments périphériques pour le mettre en valeur, la parole butorienne s'insinue souvent dans les chemins de l'humour et de la distanciation. Ainsi lorsque le photographe prend un ensemble de joueurs de cartes, bien bronzés mais plus tout jeunes, autour d'une table au bord de la plage, la partie peut se trouver détournée par le regard et la parole poétiques :

> « Chacun son bracelet-montre
> ou sa marque pour ceux qui
> sont là pour tromper le temps
> qui ne se laisse pas faire »[25].

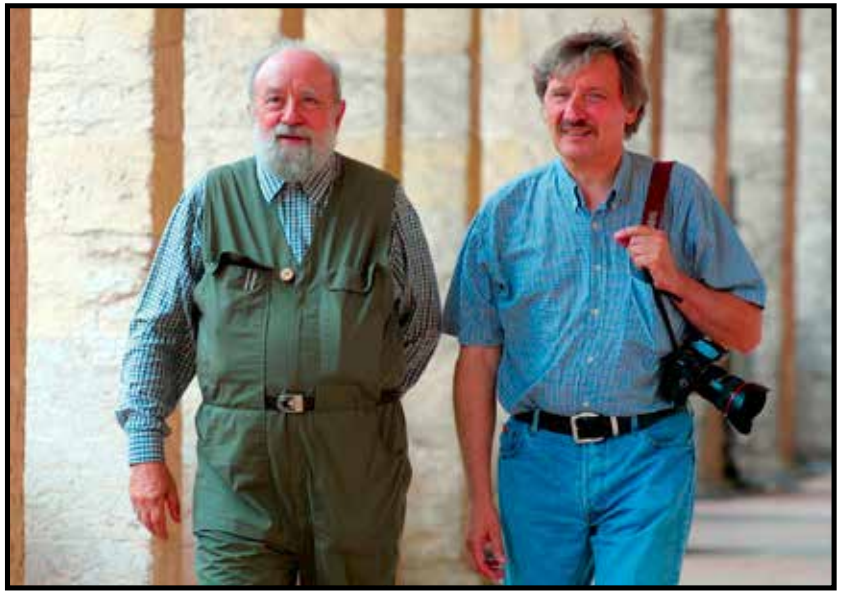
Ce gros plan sur un détail qui aurait dû passer inaperçu (la présence et surtout l'absence de montre au poignet de certains joueurs, celle-ci étant visible à cause du bronzage), est souvent significatif et dépasse le réalisme du sujet pour permettre, comme ici, d'accéder à l'ordre symbolique de la réflexion ou de la méditation sur le temps. Parfois enfin c'est le poète lui-même qui fait entendre sa voix intérieure comme devant cette photo prise par Assier à Berlin où l'on voit deux amoureux s'embrasser sur un marché entre des étalages de vieux objets :

> « Le baiser entre brocanteurs
> que vont-ils choisir s'ils s'installent
> comme objets qui retrouveront
> bientôt leur place à l'étalage »[26].

Pendant près d'un quart de siècle Serge Assier et Michel Butor ont donc offert aux Rencontres internationales de la Photographie en Arles leurs regards, leurs mots et leurs images croisés.

Lucien **G**iraudo
Chartres, dimanche 12 novembre 2017

[25] *Porto fenêtre des sud sur l'Atlantique*, photo 34.
[26] *Berlin à visage humain*, photo 41. Dans cet ouvrage le poème de Butor s'intitule « Berlin hors-les-murs ».



Michel Butor et Serge Assier à Marseille, vieille Charité, mercredi 18 juillet 2001 © Frédéric Speich

Michel **B**utor
Poète, romancier, enseignant,
Essayiste, critique d'art et traducteur
Décédé le 24 août 2016 (à 89 ans)

Serge **A**ssier
Photographe

Jean **K**ehayan
Journaliste et essayiste

Marseille, samedi 29 décembre 2017 © Serge Assier

Serge Assier, l'Arlésien (entr'autre)

En Espagne à la cinqo de la tarde fusent dans l'air les interrogations : De donde vienes ? -de los toros ! A donde vamos ? -a los toros ! À Arles, ville de Camargue si proche de la gent taurine on serait tenté de poser les mêmes questions à Serge Assier. Et invariablement entre une escale en Chine, à Porto, à Berlin ou Venise et dans tous les ailleurs de la terre, l'artiste est en transit depuis Arles, la ville perpétuelle de son art. Trente cinq ans qu'il incruste pour ses amis et ses amours cette capitale de César, muée, clic après clic, en capitale mondiale de la photographie. La ville aussi de la munificence de l'éternel Lucien Clergue qui a laissé d'innombrables traces. Laisser des traces c'est aussi l'obsession de Serge, lui qui a appris avec son mentor René Char le sens de la vie et de la mort avec le corollaire obligé de la poésie. Et au mois de juillet ou bien l'on va voir Assier en Arles ou alors on revient de son expo annuelle. C'est comme pour les toros, un passage obligé.

Ces dernières années, posant son sac de globe-trotter, Serge a entendu les sirènes de Joachim du Bellay pour « vivre entre ses parents le reste de son âge ». Pour cela, en ces années où tout le monde est photographe avec de petits appareils sans âmes, il s'est adonné à l'exercice le plus difficile qui soit, celui de mettre en lumière et en ouvrages imprimés des scènes de la vie quotidienne. Il a débuté avec Oppède-le-Vieux dans le Luberon où ses grands-parents ont tenu une auberge mythique par son histoire et ses occupants. Un sublime village du Luberon où a défilé la fine fleur des artistes tentant d'échapper aux griffes nazies et gestapistes. Ensuite il s'est consacré à Arles, sa ville d'adoption et de coeur.

Rares ont été les rédacteurs en chef pour envoyer en reportage –texte et photos- des collaborateurs pour décrire un village ou une ville en temps de paix. Parce que pour exercer le métier de journaliste, il est indispensable d'avoir un amour immodéré pour la vie et les visages des gens.

Lisez les quatrains du grand poète Bernard Noël sur les pages de gauche pour bien comprendre que derrière chaque image il y a un discours en creux et que la poésie ne se révèle pas si le photographe ne l'a pas d'abord captée et intériorisée pour la mieux restituer. Voici donc Arles, les Arlésiennes et les Arlésiens sans les cartes postales des arènes, des alyscamps et de toutes ces vieilles pierres patinées par les siècles qui constituent l'incomparable décor habité par des individus, des couleurs, des lumières, des senteurs et des ambiances que seul le photographe amoureux saura capter avec la satisfaction d'avoir rempli sa mission et d'avoir rendu indispensable et utile le futile de cette belle ouvrage. C'est sûrement cela que Serge appelle laisser des traces et avec cet opus, il y a parfaitement réussi. Heureux Arlésiens et heureuse cité antique appelée à devenir un cœur artistique du monde nouveau. Le Monde, justement, le journal, a consacré en 2018 une grande enquête racontant comment Arles est

SERGE ASSIER • LUCIEN GIRAUDO • JEAN KEHAYAN • LAURENCE KUČERA
JEAN-MARIE MAGNAN • BERNARD NOËL • JEAN-MAURICE ROUQUETTE

en passe de rattraper et de remplacer Avignon, la belle endormie sur les lauriers de Jean Vilar, de Gérard Philipe et de Maria Casarès. L'article a oublié de dire que la ville et son nœud ferroviaire a, en plus de sa tradition ouvrière, élu un maire communiste à une époque où cela ne se fait plus beaucoup. Pourtant Hervé Schiavetti a réussi à séduire Maja Hoffmann, une jeune mécène suisse, camarguaise de cœur, qui a fait appel à l'un des plus grands architectes de notre temps. Frank Gehry a dessiné la fondation Luma qui ne manquera pas de susciter des polémiques à son inauguration. Le père américano-canadien du Guggenheim de Bilbao va-t-il donner à Arles le même souffle. Rares sont ceux qui en doutent en pariant sur le dynamisme de la cité rhodanienne qui a donné à la France une ministre inattendue de la culture, issue d'une famille qui a réussi à décentraliser le monde de l'édition en province avec Actes Sud fondé par le patriarche Hubert Nyssen.

Le musée de l'Arles antique abrite désormais un buste de César sauvé des eaux du Rhône et les années qui viennent ne vont pas manquer d'entraîner dans leurs tourbillons une vieille ville redevenue cœur moderne du pays et de l'art mondial. Serge Assier sera aux premières loges pour fixer ces mutations. Et ce ne sera pas le moindre de ses mérites.

Jean **K**ehayan
Journaliste et essayiste
février 2018

• ***Arles. Capitale photographique et littéraire.*** Photographies de Serge Assier. Textes de Lucien Giraudo, Jean Kéhayan, Laurence Kučera, Jean-Marie Magnan, Bernard Noël et Jean-Maurice Rouquette.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2019.
• ***Oppède-le-Vieux. Souvenirs d'Enfance 1946 / 2018.*** Photographies de Serge Assier. Textes de Jean Kéhayan, Laurence Kučera, Alain Paire, Jean Roudaut, Dominique Sampiero, Abigaíl Suncín et Jean Charles Tacchella. Courriers Yves Bonnefoy et Dominique Sampiero.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2018.
• ***Correspondances : Portraits de 65 écrivains : Écritures / Photographies 1979 / 2016.*** Photographies de Serge Assier. Textes de Serge Assier, Laurence Kučera et Alain Paire.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2017.
• ***70-90 : Serge Assier / Michel Butor.*** Textes de Michel Butor et Jean Roudaut.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2016.
• ***69-90 : Serge Assier / Philippe Jaccottet.*** Texte de Philippe Jaccottet.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2015.
• ***68-85 : Serge Assier / Jean Roudaut.*** Textes de Michel Butor et Jean Roudaut.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2014.
• ***Quatre rives et un regard.*** Textes de Vicki Goldberg, Fernando Arrabal, Michel Butor, Christian Skimao, Miquel Galmes i Creus, Jean Kéhayan, Cathy Jurado-Lécina, Françoise Bérot et Claire Gindre.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2013.
• ***66-80 : Serge Assier / Fernando Arrabal.*** Textes de Michel Butor et Fernando Arrabal.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2012.
• ***Porto, fenêtre des Sud sur l'Atlantique.*** Textes de Fernando Arrabal, Michel Butor, Tereza Siza et Jean Kéhayan.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2010.
• ***Instants de Chine.*** Textes de Fernando Arrabal, Michel Butor, Zhu Jing et Jean Kéhayan.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2009.
• ***Berlin à visage humain.*** Textes de Fernando Arrabal, Michel Butor, Jean Kéhayan et Renato Cristin.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2008.
• ***René Char / Serge Assier.*** Travaux Communs. 1982 – 1988. Aquarelles de Robert Mus. Textes de René Char, Jean Andreu, Fernando Arrabal, Michel Butor et Jean Roudaut.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2007.
• ***Pour Pia : Je suis un rat d'égout. T***exte de Fernando Arrabal pour les 18 ans de ma fille Pia.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2007.
• ***60-80 : Serge Assier / Michel Butor.*** Textes de Claude Colin, Michel Butor et Fernando Arrabal.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2006.
• ***Cronaca di Roma.*** Textes de Fernando Arrabal, Michel Butor, Jean Roudaut et Bruna Donatelli.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2004.
• ***Cannes, 20 ans de Festival. T***extes de Fernando Arrabal, Michel Butor et Jean Charles Tacchella.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2004.
• ***Tout le monde est Dieu à Barcelone.*** Textes de Fernando Arrabal, Michel Butor, Jean Kéhayan et Jean Roudaut pour les quinze ans de ma fille Pia.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2004.
• ***Carnet de voyage - juillet / août 2001.*** Textes de Pia Bretzner-Assier, Jean Kéhayan et Michel Butor, pour les treize ans de ma fille Pia.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2002.
• ***L'Ararat pour mémoire.*** Texte de Serge Assier sur les photographies de Jean Kéhayan.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2002.
• ***Les Coulisses de Venise.*** Textes de Fernando Arrabal, Michel Butor et Jean Kéhayan.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2002.
• ***Good Mistral.*** Textes de Michel Butor, Edmonde Charles-Roux et Jean Roudaut.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2000.
• ***Avec vue sur l'Olympe.*** Textes de Michel Butor, Jean Roudaut et Georges Fréris.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 1999.
• ***La Tunisie, pays en cages.*** Texte de Jean Kéhayan.
Éditions Samizdat 1999.
• ***Chants de Lorraine.*** Textes de Denis Theisse, Louis Mesplé, Olivier Quelier et Marie-Christine Bretzner.
Éditions centre culturel Jacques-Brel Thionville 1997.
• ***Théâtre de la vie.*** Textes d'Ivan Levaï, Fernando Arrabal, Michel Butor, Florette Lartigue, Andreï Makine, Edmonde Charles-Roux et André Villers.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 1996.
• ***Vénitienne en herbe.*** Texte de Michel Butor, pour les sept ans de ma fille Pia.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 1996.
• ***À l'ombre d'elles.*** Textes de Serge Assier, Michel Butor et Jean Andreu.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 1994.
• ***L'Estaque.*** Textes de Michel Butor et Robert Pujade.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 1992.
• ***La Corse buissonnière.*** Textes d'Edmonde Charles-Roux, Jean-René Laplayne et Marie- Christine Bretzner.
Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 1992.
• ***3140 m2 sur le Vieux-Port.*** Textes de Serge Assier et Philippe Larue.
Éditions Est Républicain 1987.

L'édition de cet ouvrage a été réalisée avec la participation de :

Association
Promotion de la **P**hotographie de **P**resse en **R**égion P.A.C.A.
&
Serge **A**ssier

Édition Originale
Promotion de la **P**hotographie de **P**resse en **R**égion P.A.C.A
Maquette de **S**erge **A**ssier
Couverture de **S**erge **A**ssier
Relecture et correction **L**aurence **K**učera
Collaboration technique **D**elavega **C**réation

Achevé d'imprimer
Sur les presses de l'imprimerie Print Concept
Delavega Création
Janvier 2019 - Marseille

Tiré à 1000 exemplaires

P r o m o t i o n d e l a p h o t o g r a p h i e d e P r e s s e e n R é g i o n P.A.C.A
Résidence Valmante Bât G3 – 151 traverse de la Gouffonne – 13009 Marseille (France)
Tél : 33 (0)4 91 41 52 33 – Port : 33 (0)6 19 924 924
E-mail : serge.assier@wanadoo.fr Site internet : www.sergeassier.com

La poésie est de toutes les eaux claires celle qui s'attarde le moins aux reflets de ses ponts.

René Char